

L'oiseleur de Capri [fin]

Autor(en): **Armor, Gilles**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **26 (1958)**

Heft 11

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-570214>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

L'oiseleur de Capri*

par Gilles Armor

(Fin)

En montant l'escalier, il s'exhortait au calme, voire à l'indifférence. Il dut cependant marquer un temps d'arrêt dès qu'il entendit SA voix :

— C'est toi, Claude ?

Christophe, à demi déshabillé, était allongé sur le lit; il fumait.

— Bonsoir — reprit-il — D'où viens-tu ?

— Et toi ?

— Tu le sais bien : de Toulouse.

— Ah! oui... Ta grand'mère va mieux ?

— Tout à fait bien maintenant. Elle m'a fichu une sacrée frousse, la pauvre vieille, mais me voilà rassuré !

L'audace de Christophe fit perdre à Claude toute sa retenue :

— As-tu fini de te foutre de moi ? cria-t-il... et la gifle était partie avant qu'il n'eût pu la retenir, ou l'autre l'éviter.

Christophe, un moment hébété, se leva d'un bond et se rua. Ils tombèrent à la renverse, glissant sur un tapis, renversant une chaise, sans prononcer une parole mais haletant comme deux bêtes. Christophe, plus grand et plus fort, eût dû facilement avoir le dessus, mais la colère de Claude décuplait ses forces : ils roulaient l'un sur l'autre avec une énergie farouche, leurs corps s'enchevêtrant comme des algues marines. Une seconde gifle claqua, Claude poussa un cri de rage impuissante : Christophe l'avait cloué au sol, pesant sur lui de tout son poids. Ils restèrent un instant ainsi, allongés l'un sur l'autre et reprenant leur souffle, en ayant la sensation d'être un peu ridicules... Rien qu'un instant très court, car leurs lèvres s'étaient rejointes et chacun serrait contre lui le corps de l'adversaire avec une vigueur nouvelle, plus puissante et plus impitoyable que la colère.

*

Le froid du petit matin les éveillant, ils s'aperçurent qu'ils s'étaient endormis à même le sol, où leur désir réciproque les avait réunis une nouvelle fois. Claude voulut faire du café, Christophe alluma deux cigarettes; ils gagnaient ainsi du temps mais tous deux savaient qu'ils devaient maintenant parler...

Ce fut Christophe qui commença et, pour la première fois, il reconnut tous ses torts : la résurrection de sa grand'mère, morte depuis vingt ans, les faux télégrammes, les soirées chez Denis, Pedro et tous les autres, la fugue à Saint-Tropez...

Il n'eut aucune parole de regret, mais Claude savait ce qu'une telle confession coûtait à l'orgueil de Christophe et il en était surpris, ému, vaguement inquiet... Alors, à son tour, il avoua. Il avoua Giovanni et cette semaine extraordinaire, l'étrange rencontre, les promenades nocturnes, la chambre du Suquet, le radeau, les graves confidences de la veille...

*) La première partie de ce récit a été marquée malheureusement par de nombreuses fautes d'impression, dont nous nous excusons vivement. Ces fautes sont dues pour la plupart à la négligence de l'imprimerie; elles se sont produites en dernière minute c.à.d. après la correction des épreuves.

Christophe posa doucement ses mains sur les épaules de Claude :

— Je le savais — dit-il — : Denis m'avait téléphoné.

— Denis, toujours lui . . .

— Ne le critique pas trop, il a bien fait. Je serais toujours revenu, bien sûr . . . mais je comprends maintenant que j'aurais pu le faire trop tard . . . Il m'a dit que tu étais en train de me rendre la monnaie de ma pièce, mais qu'entre l'Italien et toi, c'était beaucoup plus qu'une aventure. Dans mon égoïsme, je n'avais jamais envisagé cela; Pedro était sorti, j'ai griffonné deux mots d'adieu et j'ai fait du stop pour arriver plus vite. J'avais si peur que tu ne rentres pas et, surtout, que tu ne rentres pas seul . . .

L'étreinte de Christophe se faisait plus forte et plus tendre. Ses yeux verts semblaient presque doux . . .

— Tu veux bien, n'est-ce pas — demanda-t-il — que nous essayions de repartir à zéro . . . tous les deux . . . ensemble ?

Et sa voix tremblait un peu; mais dès qu'il lut la réponse dans le regard de Claude, il fut prompt à reprendre son ton désinvolte :

— Alors, tu croyais vraiment que tu pourrais me remplacer aussi facilement ? Tu sais bien ce que je t'ai dit un jour : « Nous ne pourrons jamais nous passer l'un de l'autre ». L'avais-tu oublié ?

— Non, murmura Claude, non je ne l'ai jamais oublié vraiment . . . mais j'ai été bien près d'y parvenir.

*

Ces mêmes paroles, quelques heures plus tard, Claude les répétait à Giovanni. Contre l'avis de Christophe, il avait voulu une entrevue immédiate, mais il convenait maintenant en lui-même qu'il avait eu tort. Il eût donné dix années de sa vie pour ne plus voir le pauvre regard de Giovanni, un regard éperdu et qui ne comprenait pas, quand Claude essayait d'expliquer pourquoi il n'avait jamais cessé d'aimer Christophe.

Il avait conscience de sa cruauté, de sa maladresse et s'y enfonçait davantage; il peinait pour traduire ses sentiments, déjà si complexes, dans une langue qui n'était pas la sienne et les paroles sincères alternaient avec les mensonges et les banalités :

— Si je t'avais rencontré il y a cinq ans au lieu de rencontrer Christophe, cela eût beaucoup mieux valu pour moi, je le sais. Je n'oublierai jamais, Giovanni . . . mais toi, tu dois m'oublier. Il faut repartir pour Capri, épouser Pia. Tu auras une femme fidèle, une vie régulière, des enfants. Ne regrette rien, tu n'étais pas fait pour cette vie là, pas plus que moi peut-être . . . Je sais que tu m'en voudras un certain temps, mais tu verras bientôt que c'était mieux ainsi . . .

Claude se tut, il avait tout dit. Il attendait maintenant les réactions de Giovanni; il était prêt pour les reproches, pour les larmes, peut-être pour les coups. Il avait tout prévu, sauf ce qui arriva : Giovanni se leva et, sans un mot, se dirigea vers le perchoir où dormaient les colombes. Il saisit celle que Claude lui avait donnée le premier jour et appuya si doucement sur la gorge minuscule que l'oiseau ne s'éveilla même pas; puis il glissa dans la main du jeune homme médusé le petit corps tout chaud, ouvrit la porte du palier et, toujours muet, poussa violemment Claude dehors.

*

Le soir même, on vit Giovanni dans l'un des plus fameux bars de Cannes, qu'il avait découvert avec Claude. Il fut vite très entouré, accepta plusieurs verres et à la stupéfaction générale, sortit avec le premier garçon qui lui demanda de l'accompagner.

Sa réputation s'effondra comme un château de cartes. Les touristes assoiffés d'aventures savaient maintenant qu'ils pouvaient s'adresser à lui avec le maximum de chances : il les acceptait tous, tous ceux qui étaient jeunes et assez beaux. Chaque soir, on était certain de le rencontrer dans tel ou tel bar ou de le croiser, plus tard dans la nuit, errant du côté de la jetée ou dans les jardins déserts et pleins d'ombre. On lui prêtait mille excentricités; on disait par exemple qu'il avait nagé un soir jusqu'à un radeau amarré en face de la plage de La Napoule et qu'il y était resté toute la nuit, attrapant cette mauvaise toux sèche qui, à tous moments, lui déchirait la poitrine.

Grâce à l'empressement de Denis et malgré les efforts de Christophe pour détourner la conversation, Claude apprit vite et en détails les incartades de Giovanni. Son sentiment de culpabilité, encore vague et indécis, s'exacerba soudain et l'envahit de remords qui ne devaient plus le quitter, qui souvent, la nuit, l'éveillaient en sursaut, les mains moites, le front trempé de sueur et dont seul savait l'isoler le refuge des bras de Christophe.

Un soir, ce qu'il craignait plus que tout arriva : entrant dans un bar où l'avait amené Christophe pour y retrouver des amis de Paris, il se trouva nez à nez avec Giovanni. Il remarqua avec inquiétude le visage amaigri, les yeux cernés de noir, les pommettes roses. Claude esquissa un sourire timide qui se figea instantanément devant l'expression de l'Italien et il sut gré à Christophe de l'entraîner précipitamment vers la sortie...

Ce fut ce soir-là que, pour la première fois, Giovanni se mit à boire. Il resta sourd à toutes les avances des habitués : debout devant le comptoir, les yeux obstinément fixés sur un verre d'alcool toujours rempli par les soins empressés du barman, il semblait s'abîmer dans un rêve; puis, soudain, il portait le verre à ses lèvres et le vidait d'un trait.

Dès lors, il fréquenta moins les bars. On le voyait plutôt dans les petits bistrotts du Suquet où il pouvait boire sec et dru toute la nuit sans que personne tentât de l'en empêcher.

On savait même que, certains soirs, il restait enfermé dans sa chambre avec une bouteille d'alcool, cherchant à tuer on ignorait quel chagrin.

Son mal empirait rapidement; il refusait tous soins, restait sourd aux objurgations de Zimmermann qui lui ordonnait de prendre du repos et de consulter un médecin. Les promeneurs de la Croisette s'émouvaient de ses quintes de toux qui le courbaient en deux, de ses yeux brillants de fièvre, de ses mains moites et brûlantes. Lui semblait ne pas s'en soucier; lorsqu'une belle baigneuse lui conseillait de se soigner sérieusement, il répondait en riant qu'il aurait bien le temps plus tard... Certaines après-midi, cependant, terrassé par la fièvre, il restait allongé dans sa chambre, cachant son mal à tous, comme une bête dans son trou.

Puis, un jour, on ne le vit plus nulle part, ni travailler sur la Croisette, ni traîner le soir dans les bars de la rue d'Antibes ou dans les bistrotts

du Suquet. On parlait de lui avec nostalgie, avec inquiétude : qu'était devenu le bel Italien aux colombes ?

On l'oublia vite, cependant, dès qu'un jeune Sénégalais aux dents éclatantes s'installa sur la Croisette avec une caméra ultra-moderne et un petit singe malicieux et pervers. C'était la dernière trouvaille de Zimmermann, le photographe avisé...

Ce fut par lui que Christophe apprit ce qu'il ne devait jamais révéler à Claude : Giovanni était reparti un soir, avec ses colombes, pour son rocher de Capri, où il était allé mourir.

Sur un livre

par G. D.

Rien ne semblait disposer Maxence van der Meersch, auteur de succès très populaires tels « Corps et âmes » et « L'empreinte du Dieu », à nous donner un livre sur l'homosexualité. Son style habituel, mélange de réalisme cru et de sentimentalité facile, pouvait faire craindre que sa plume soit un peu grosse pour un tel sujet. Le résultat dépasse de loin toutes les appréhensions.

Ce livre : « Masque de chair » *), il a refusé de le laisser publier avant sa mort. C'est donc un livre posthume et il est difficile d'adresser à un disparu la réponse cinglante que l'on aimerait faire à ce livre. Pourquoi ce retard dans la publication ? Pudeur ? Crainte de l'opinion ? Cela est peu probable car, en vérité, ce livre sur l'homosexualité est résolument un livre contre l'homosexualité. On aimerait penser que Van der Meersch s'est rendu compte de la faiblesse de son sujet et de l'indignation qu'il pouvait soulever chez ceux qu'il dépeignait avec tant de fausseté.

Quelques lignes suffiront pour donner une idée du style et de l'opinion de l'auteur. Les voici, prises au hasard dans la première page :

« Celui qui lira ces lignes, sa réaction, quelle sera-t-elle ? Dégoût ? Sourire ? Je sens si bien moi-même toute l'ignominie de mon vice que je n'aurai jamais le courage de transcrire ici son nom... Le pire de notre histoire me disait un de mes compagnons de « servitude », c'est qu'elle est en impasse, c'est qu'elle ne peut servir à rien... Des choses qu'on cache. Elles ne s'accrochent pas très bien avec l'idée d'un Dieu... Des ratés, il vaut mieux que personne n'en parle... Notre histoire n'a aucun sens. Pas de remède et pas d'issue pour nous... Des types dont la vie n'a plus aucune signification, qui ne peuvent même plus servir à rien qu'à empeser leur voisinage... A des types comme nous, l'humanité ne peut demander qu'une chose : nous faire oublier des autres, puer le moins possible, achever de pourrir avec discrétion... »

Ainsi, tout n'est que laideur, misère, bassesse, dans la vie de l'homosexuel ! Le personnage principal, parlant à la première personne, se décrit comme un être veule, médiocre, névrosé. A chaque page reviennent les expressions : notre vice, cette maladie, je suis répugnant, ma faute,

*) Editions Albin-Michel, 1958.